

LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ

LA LIBERTÉ

DE SAINT-PIERRE ET MIQUELON



Liberté, Liberté chérie
Combats avec tes défenseurs
 (ROUGET DE L'ISLE)

Un peuple n'est vaincu que
lorsqu'il accepte de l'être.
 (FOCH)

HEBDOMADAIRE INDEPENDANT

Administration, Publicité et Circulation: Léon Briand, rue Jacques Cartier --: SAINT-PIERRE

Discours du Général de GAULLE

prononcé Dimanche matin, 17 Juin, à Tunis.

« Au point où en est le drame, les Français à aucun moment ne détournent leur pensée de la France. Je crois bien que dans le monde nos amis en ont également un continuel souci et que nos ennemis ne voient pas sans angoisse, la grande nation qu'ils écrasent, remuer sous leur genou. Il est vrai, que, malgré ses malheurs, notre peuple conserve à la fois une vitalité que rien ne peut abattre et au dehors, une dignité que ne sauraient abaisser les vicissitudes du présent.

Eh bien ! puisque c'est notre désir commun, ne nous contrarions pas nous-mêmes et parlons n'est-ce pas, de la France.

La France combat ! Des misérables jugeant à leur mesure notre vaillant, notre grand peuple, et exploitant le désastre où leur propre incapacité avait jeté le pays, ont pu usurper le pouvoir, décréter la capitulation, pratiquer la collaboration, abuser de l'esprit de discipline, des fractions de nos armées pour les faire combattre à Dakar, à Beyrouth, à Diégo-Suarez, à Casablanca, à Tunis contre les alliés de la France, employer tous les moyens de propagande et de répression pour abattre l'esprit national de conservation, c'est-à-dire, de résistance.

Cependant, il est de fait que jamais depuis juin 1940, la nation française ne s'est opposée à l'ennemi du dedans et du dehors du territoire avec autant de force. Jamais la masse de notre peuple n'a été moralement aussi rassemblée. Et, je vous invite, vous qui venez d'être délivrés de l'odieuse tyrannie, à porter en ce moment vos pensées sur nos frères de France qui luttent d'un seul cœur par tous les moyens et sur notre cher conseil national de la résistance qui dirige leurs efforts en étroite union avec nous.

La France combat ! non seulement parce qu'un grand nombre de nos enfants, de nos femmes, de nos hommes n'ont même plus pour subsister ce qui est strictement nécessaire, non point seulement parce que nos prison-

niers vont s'étiolant d'année en année, non point seulement parce que nos jeunes gens sont déportés en masse ou mis aux travaux forcés pour le compte de l'adversaire, mais aussi et surtout, parce que la nation ressent, au plus profond d'elle-même, l'humiliation où elle est plongée et qu'elle l'éprouve à la fois comme un outrage et comme une injustice.

C'est que, en effet, notre peuple d'abord stupéfié par la brutalité soudaine du désastre, a peu à peu, repris conscience de son éternelle valeur. Mais en outre de sa misère, de ses pertes, et de ses chaînes, il bouillonne dans ses profondeurs, sous la flamme ardente et secrète de la rénovation nationale.

La France se renouvelle ! Des esprits, superficiels ou cramponnés aux cendres du passé, peuvent bien s'efforcer de croire qu'ils ne verront notre pays tel qu'ils l'ont jadis connu et considérer nos affaires sous le même angle qu'ils les voyaient avant le cataclysme, ils en seront pour leur illusion. La France que les Français sont en train de faire, d'avance, au fond de leurs âmes blessées, ne sera plus celle de naguère. Ah certes ! nos plaines, nos vallées, nos montagnes, n'auront guère changé d'aspect. Nos villes et nos villages conserveront leur figure. Notre race gardera son caractère de vingt siècles. Les Français et les Françaises n'auront perdu ni leur défauts, ni leur qualités. Nous serons encore le même peuple dans le même cadre naturel, à la tête du même Empire. Mais, ce peuple aura subi tant de douleurs, accumulé tant d'expérience sur son propre compte et sur celui des autres, comprimé en lui-même tant d'espoir et tant de fureurs, que, à peine ses liens brisés, il reparaitra décidé à balayer les vieilles idoles, routines et formules dont il a failli périr, et à organiser son Empire sur des bases plus larges et plus justes, collaboration de sa souveraineté avec le loyalisme de millions d'hommes qu'il a la charge de guider.

■ Suite en page 7

LE SIÈGE DE LÉNINGRAD

Le magazine américain « TIMES » dans les numéros du 1^{er} Février 1943 et du 5 Avril 1943, nous donne de saisissants détails sur le siège que subit pendant 515 jours la ville de Léninegrad.

« Ce ne fut pas le plus long siège de l'histoire, mais ce fut de loin le plus long de cette guerre. Le 21 Août 1941, quand le Maréchal Wilhelm Sitter Von Leeb s'empara de la forteresse de Schlüsselberg sur la rive Sud du lac Ladoga, complétant ainsi une chaîne semi-circulaire de 40 milles au Sud de la ville, les nazis dirent de Léninegrad qu'elle était « condamnée à la destruction ». Les Finlandais opéraient leur pression au Nord sur l'isthme de Carélie, ne laissant aux Russes que le lac Ladoga comme lien avec le reste de l'Union Soviétique.

Avant que l'armée Rouge n'ait eu une chance de percer, Leeb envoya 300.000 hommes contre les défenses extérieures de la ville. Ils furent repoussés par le maréchal Klimenti Voroshilov, dont les forces comprenaient des milliers de femmes et d'ouvriers des usines. Au cours de l'année suivante, les allemands martelèrent la ville avec 52 divisions d'infanterie, 4 divisions motorisées et 4 divisions de tanks, quelques 6.000 fusils, sans compter des milliers de mitrailleuses, mortiers et avions. Presque quotidiennement, des obus pleuvaient sur la ville. Il ne se passait guère de jour ou de nuit sans raids aériens.

Dès le début du siège, des dépôts contenant des vivres pour 3 ans, des centaines de maisons d'habitation, une monumentale bibliothèque moderne et des quantités d'usines furent détruites.

Au dehors de Léninegrad, les allemands démolirent la fameuse place de Peterhof, symbole russe du meilleur art européen.

La résistance des défenseurs de l'Armée Rouge et de la population civile fut désespérée.

Pendant la plus grande partie de l'hiver dernier, il n'y eut ni eau courante, ni gaz, ni électricité. Après que les chiens et les chevaux (sauf un petit nombre conservé pour le transport) eurent été mangés, les gens durent se contenter de quelques tranches de pain par jour.

En outre, dès le début du siège, les soldats blessés commencèrent à arriver. L'armée réquisitionna tous les hôpitaux. De nouveaux hôpitaux durent être aménagés pour les civils blessés. On dut également trouver de nouveaux chirurgiens, car la plupart de ceux de Léninegrad étaient dans l'Armée. L'Institut donna des cours afin de permettre aux médecins de devenir en deux semaines « chirurgiens pour les cas d'urgence ». Même alors, uniquement les blessures et les urgences purent être traitées, les opérations prévues à l'avance durent attendre.

Puis ce fut le froid rigoureux de l'hiver... L'électricité vint à manquer dans la plupart des immeubles, et on dut travailler en s'éclairant au moyen de lampes à huile ou de veilleuses. C'est alors l'approvisionnement d'eau qui cessa. Les bombardements avaient détruit les réservoirs. La seule manière de se procurer de l'eau était de creuser dans la glace des fossés alimentés par la rivière Neva. Avec des barrières et des huttes de bois, les équipes

des hôpitaux purent élever la température quelque peu au-dessus de 0 degré.

Les docteurs faisaient leurs tournées en manteaux de fourrure avec leur blouse blanche par-dessus. Les blessés devaient souvent rester complètement habillés dans leurs lits. Fréquemment les docteurs devaient faire des transfusions de sang en gardant leurs manteaux et chapeaux de fourrure et ils trempaient leurs mains dans l'eau chaude pour les réchauffer. Les salles d'opérations, dans bien des hôpitaux, étaient trop froides pour être utilisées et les interventions devaient se faire dans les salles de garde.

La rigoureuse diminution des rations et le froid intense produisirent une maladie particulière, une émaciation alimentaire avec une variété de complications chirurgicales telles que gangrène des doigts, ulcères trophiques, avitaminose etc...

Avec le printemps vint la preuve que les chirurgiens étaient restés actifs pendant la pire période du blocus.

Des conférences chirurgicales commencèrent, au cours desquelles on résuma ce que le travail d'hiver avait appris.

La première séance du printemps ne réunit que 150 médecins, mais 400 étaient présents aux conférences du Service de Santé en Septembre; en dépit de la fusillade intense et de l'éclatement des bombes pendant les séances, la salle restait pleine tout le temps.

Cependant, l'été dernier, 1.750.000 personnes avaient péri à la suite de la famine, des épidémies et des bombardements aériens.

Si la mince ligne de communication à travers le lac Ladoga avait été coupée, Léninegrad aurait certainement été capturée.

En été, les barques, les bateaux de pêche et autres vaisseaux bravèrent les bombardiers allemands pour apporter des vivres, des munitions et des matières premières à la cité; les bombardements diminuèrent et tous les civils non essentiels et les blessés purent être évacués.

Au début de l'automne dernier, l'Armée Rouge avait repris assez de force pour essayer de libérer Léninegrad. Sous le commandement du général Kiryl Meretshov, une armée traversa la rivière Volkov, s'avança à l'ouest contre le corridor allemand en direction de Schlüsselberg et continua son avance jusqu'à ce que le corridor soit réduit à 9 milles. Le 11 Janvier, le général Meretshov reprit son offensive. En même temps, une autre avance était menée de Léninegrad vers l'Est, sous le commandement du général Leonid à Govorod. Quand les deux armées se rencontrèrent sept jours plus tard, Léninegrad était libérée. »

SIMPLES PROPOS



Il y a des vérités toutes simples qui crèvent les yeux, qui sont des vérités justement parce qu'elles sont toutes simples, que beaucoup d'esprits compliqués se sont toujours refusé à admettre et sur lesquelles il est bon de revenir quelquefois.

Dans les années qui précédèrent la guerre, Hitler avait suffisamment montré ce dont il était capable pour que le danger allemand apparaisse, même aux yeux des moins avertis, comme le danger numéro un, celui contre lequel il importe à tout prix de se prémunir.

Le peuple français ne se faisait aucune illusion à cet égard : après l'annexion de l'Autriche, puis de la Tchécoslovaquie, après *Mein Kampf*, c'était tellement clair, tellement évident ! Et pourtant les événements ont prouvé que très peu de chose avait été fait pour parer à ce danger. Bien des esprits, et non des moindres, avaient longtemps pensé, malgré les menaces non déguisées d'Hitler que le monstre allemand serait un jour rassasié de conquêtes et qu'il était possible de l'apaiser en le laissant libre de piller et de voler à sa guise.

Après l'armistice, il était évident, pour quiconque se donnait la peine de réfléchir cinq minutes, que les nazis n'avaient pas laissé à Pétain l'apparente domination d'un morceau de la France, simplement pour lui permettre de satisfaire enfin sa passion du pouvoir ; il était évident que si lui, le vieux Maréchal, essayait de jouer au plus malin avec Hitler, il se ferait infailliblement rouler ! C'était beaucoup trop simple ! Et l'on préféra croire, ou faire semblant de croire, contre toute apparence, au mythe d'un vieux soldat, sauveur de la Patrie, faisant don de sa personne à la France. Il est vrai que c'était bien commode, dans certains cas, pour justifier ses propres abandons.

Pétain capitulait les mains pleines, avec une marine intacte et des colonies prospères, il était évident qu'il ne serait pas maître de ces richesses et que les Allemands, ces « convoiteux », comme disait déjà Froissard, chercheraient de gré ou de force, à en tirer le meilleur parti possible.

C'était clair, même pour un enfant de douze ans, moyennement doué, mais on continua quand même à voir en Pétain le sauveur qui viendrait à bout des pires difficultés ; quelques-uns mêmes, s'en remirent avec confiance à la générosité allemande.

Le Maréchal serrait la main d'Hitler à Montoire, il renvoyait Laval, puis le reprenait pour complaire à ses maîtres allemands, les yeux ne s'ouvraient pas davantage.

Certains Vichystes - et c'est de ceux-là surtout que je veux parler maintenant - poussèrent même l'aberration jusqu'à accuser les Anglais qui se battaient dans notre intérêt commun : c'étaient eux et pas les Boches qui en voulaient à notre Empire colonial et à notre marine.

Pour ces gens-là, les mots mêmes perdirent leur sens et Vichy appelant « honneur et dignité » ce qui n'était

que trahison et lâcheté, ils ne firent aucune difficulté d'appeler trahison et lâcheté, « honneur et dignité ».

Comment ceux qui vivaient, comme nous, aux colonies, c'est-à-dire hors d'atteinte des Allemands et de leurs représailles, pouvaient-ils expliquer que, loin d'encourager chez les Français de l'extérieur l'esprit de résistance, on luttât énergiquement, d'ordre même de Vichy, contre les partisans du général de Gaulle ? Depuis quand les prisonniers font-ils traquer et punir ceux qui travaillent à leur libération ? N'était-il pas clair que le Maréchal et sa bande ne souhaitaient pas la libération ?

Aveuglés, les uns par un entêtement au moins égal à celui de Pétain, les autres, (de même que Pétain), par leurs haines partisans qui avaient trouvé assouvissement dans la défaite, les Vichystes ne voulurent rien voir, rien comprendre.

Et maintenant, tout est simple aussi, très simple. Beaucoup de ceux qui n'avaient pas voulu défendre leur Patrie et se joindre au général de Gaulle quand la cause des nations unies paraissait désespérée, beaucoup de ceux qui avaient servi fidèlement Vichy et la collaboration s'empressent, depuis quelque temps, de « voler au secours de la victoire ».

C'est le cas, par exemple, de tel consul de Vichy qui rallia dernièrement le général Giraud, c'est le cas de tels autres grands fonctionnaires ou officiers supérieurs en Afrique du Nord qui se cramponnent à leur situation, c'est le cas de bien d'autres, grands ou petits seigneurs, qui se dépêchent de voguer vers l'Algérie.

Pour une fois, ils n'ont pas cherché de complications ; ils ont très vite compris, c'est une justice à leur rendre ; des idées très simples, celle de sauver leur peau, ou leur situation, celle de se poser en défenseurs de la Patrie (et pourquoi pas de l'Ordre pendant qu'on y est ?) se sont fait jour dans leur cerveau. Nous admirons leur lucidité enfin retrouvée mais comme il n'y eut jamais trace en nous de la confusion verbale, chère à ces messieurs, et que nous appelons un chat un chat, nous les appelons des opportunistes des fascistes ou des combinards encore, si vous voulez, mais des patriotes eux ? des amis du peuple et de la liberté ? Jamais !

Au moment du plus grand péril, ils se sont délibérément placés en dehors de la communauté française ; à qui doivent-ils s'en prendre maintenant, sinon à eux-mêmes, si la communauté française ne les reconnaît pas pour les siens et si la conscience nationale demande, tout simplement, justice et épuration ?

H. B.



EXPRESSION DU GÉNIE FRANÇAIS EN CAPTIVITÉ

Sous ce titre, le journal « LA FRANCE LIBRE », publie les notes d'un homme de troupe qui fut prisonnier en Allemagne et utilisé dans un détachement de travail.

« Autre est la situation des Stalag, autre celle des camps d'officiers. Les officiers ont vécu concentrés dans leurs camps de captivité, et l'image que l'on tend à se faire du prisonnier de guerre, celle de la plupart des récits et celle des illustrations courantes, correspond assez bien à leur condition. Les soldats, eux, connaissent un tout autre régime. Ils vivent par petites unités extraordinairement dispersées dans des détachements de travail (en allemand Arbeits-Kommando). Par son réseau de Kommando - il y en a par exemple plus de mille pour un groupe de quelque trente mille hommes, le Stalag couvre l'étendue d'une province, il se ramifie à travers ses villes, ses bourgades et jusque dans les plus humbles localités campagnardes. On est cinq, six, vingt, trente, exceptionnellement cent au plus, perdus dans un petit coin de terre allemande, souvent à plusieurs kilomètres du Kommando le plus voisin. Presque toujours il n'y a ni relations, ni liaisons avec les camarades des Kommando même proches. Le camp central est loin, et le petit groupe vit sur lui-même dans un abandon immense.

Les journées du Kommando ne sont pas creuses. Elles sont pleines, à éclater souvent, de la rude peine des hommes. Le travail est maître. Le plus souvent, c'est un travail de manœuvre. On est valet de ferme ou équipier d'usine. Le travail est lourd. Tous les prisonniers peuvent dire ce qu'ont été ces retours titubants de fatigue, le soir, au début de cette vie. On revient accablé. On s'accroupit silencieusement autour du chaudron de pommes de terre bouillies. On mange vite, sans gestes. On s'étend lourdement sur sa couche, dans la logette qui vous a été dévolue, au milieu de la travée de lits à trois étages. Le temps de regarder, hébété, les planches du dessus, d'entendre le voisin se retourner dans sa bauge, et l'épais sommeil emporte pour quelques heures la triste bête de somme.

Tassée dans le petit espace enclos de barbelés qu'est le local du Kommando, la vie du groupe se voit imposer, dans le principe, des conditions accentuées d'animalité. Toute la vie, sauf le travail, se déroule — on n'ose dire se déploie — dans ce local. Les premières détentes de l'existence ne font tout d'abord qu'introduire le bruit : bruit des besognes individuelles, bruit des paroles. Le silence n'existe plus que pour l'éventuel malade, dispensé du travail, quand les autres sont partis.

Ainsi, pour plus d'un million d'hommes, la captivité est avant tout dispersion et isolement, travail et peine, tassement et bruit. Ce sont là conditions peu favorables à la naissance d'une vie spirituelle. Il faut ajouter à cela l'affreuse tristesse du début de ce temps. On venait de voir le pays s'effondrer, les populations fuyardes, l'armée balayées par l'ouragan. Plus de cadres, plus d'Etat, plus d'expression indiscutable de la vie nationale. Pour

un bon nombre, ce fut une absurde capture, suivie de l'attente de la libération, que, de semaine en semaine, on croyait toute proche.

Un beau jour, il ne fut plus question d'aller « revoir Madame ». Le train roulait, roulait. Il passait la redoutable frontière, roulait encore et déposait sa charge quelque part en Allemagne. Ça y était. Il ne restait cette fois plus rien que le pauvre bougre qui chargeait son paquetage, suivait la colonne, franchissait la porte du grand camp... Six semaines après, on était en Kommando, trop heureux d'engloutir silencieusement et voracement ces pommes de terre bouillies qu'on mangeait accroupi autour du chaudron.

Que de choses disparues désormais dans cette âme d'homme progressivement dépouillée de sa condition ! On pouvait craindre que les réflexes mêmes de la vie française aient été englobés dans ces disparitions, si dure et si totale avait été l'épreuve de l'effondrement de la nation. Subsistait-il dans le Gefangener perdu au fond de son petit Kommando quelque chose de Français ? A ne mesurer que l'ampleur du désastre, on pouvait bien craindre que cela également ne fut atteint, peut-être, au cœur de ces hommes que tout avait déçu.

A cette question, le Kommando a donné sa réponse. Il est possible qu'elle surprenne un peu, de prime abord.

La vie des Kommando se situe assez en deça des épanouissements de la civilisation française, tout au moins pour sa majeure partie. Il ne s'y agit guère de culture de l'esprit. Rien ne nous faisait tant rager que ces invitations à l'évasion spirituelle, que des cœurs bien intentionnés, mais si ignorants de notre vie, nous adressaient de divers côtés. Cela, c'est bon pour les Offlag disions-nous. Comme si on s'évadait spirituellement du champ de betteraves ou du chantier de voie ferrée ! Un monde de réalités lourdes, cohérentes, enserrant le captif au travail bien plus que les entrelacs compliqués des barbelés. L'horizon bas et limité du serf attaché à l'œuvre matérielle, tel est celui du Kommando...

Mais, si l'on admettait, homme de troupe, que l'on dût travailler, on refusait de se laisser assimiler au serf ou à la bête de somme. Une foule de petits détails quotidiens a témoigné dans les Kommando, de cette volonté foncière, irréductible. On maintient son rythme propre de travail, malgré les injonctions, pour faire comprendre, la tâche exécutée, qu'ainsi elle l'avait été mieux et même plus rapidement. On réclame une pause raisonnable après le repas de midi, ce moment où, avec une rapidité féroce, on doit engloutir une gamelle de soupe brûlante. On manœuvre, lentement, patiemment, pour avoir un peu de loisir ; rentrer plus tôt au Kom-



mando le soir, disposer de quelque temps le Dimanche. On réussit parfois. Souvent aussi on échoue. Mais à travers tout cela une constante demeure : le souci d'affirmer une mesure raisonnable de la vie, tant de la communauté que de l'individualité, le refus de la vie de brule. Meine Herren ! dans les débuts, c'était avec ironie que nous nous faisons appeler ainsi ; un jour vint où ce ne fut plus ironie. Derrière ses barbelés, sous des loques, le prisonnier avait imposé sa dignité jusque dans son labeur servile...

Diverses améliorations du régime de vie, conquêtes précaires souvent, mais conquêtes tout de même. témoignent aux yeux de chacun de l'effort dont on a été capable, et donnent satisfaction autant aux besoins spirituels qu'aux nécessités matérielles. On a fini très souvent par avoir comme la fierté de son Kommando, de son camp. « Les autres n'ont jamais été capables de faire cela ». Voilà ce qu'on se dit devant le plus humble succès, tant il nous est devenu cher, ce succès, tant on en ressent le prix unique.

..

Simple réaction humaine, dira-t-on, et dont tout homme reste capable. Je ne le pense pas. Ceux qui ont connu la captivité diront que partout ce sont les Français qui sont les initiateurs, qui donnent le ton. Les autres communautés de prisonniers, Belges, Polonais, Yougoslaves, et même Anglais, emboîtent le pas, se règlent sur ce que font les Français. Ce n'est donc pas l'homme tout court qui réagit, mais le membre d'une communauté qui affirme ses qualités. De fait ce sentiment juste d'une réalité qui enserme tout, en même temps que le refus d'accepter l'écrasement, cette lutte mesurée dans ses méthodes, mais à chaque instant fidèle au besoin de surmonter ce qui n'est que matériel ; ce sens du respect des questions complexes — le travail était une telle question — et cet instinct de la solution où il faut opter pour la vérité des conditions contre bien d'autres sollicitations, celle de l'uniformité par exemple, tout cela est bien chose française...

..

Au reste ce témoignage se couronne souvent de quelque éclat extérieur, parfois même d'un éclat presque glorieux. Quel paradoxe ! On est en captivité, gardé, face aux menaces et à la tentation de l'asservissement. Et soudain, une fête, une réjouissance commune survient. Tout se renverse. Des hommes font jaillir leur liberté, une liberté drue, nourrie de culture, de goût, de finesse. Les prisonniers reçoivent chez eux comme de grands seigneurs.

Avec des biscuits rapés, un peu de chocolat, une graisse subtilement maniée, on fait d'immenses bûches de Noël et d'étonnants gâteaux pour des buffets où des hôtes inattendus — aujourd'hui ce sont eux les minables ! — sont gratuitement servis.

Dieu sait quelle ingéniosité ils ont mise dans la préparation de ces réjouissances : avec des chiffons trouvés çà et là de par la ville, avec un peu de peinture, des

ficelles, de vieux papiers, les prisonniers d'un Kommando se sont rendus capables de jouer avec décor et costume bien autre chose encore que Marius, Topaze ou Knock. Pour une fête des provinces françaises, un camp confectionna 900 robes et costumes en quinze jours, et des costumes ravissants. Et que dirai-je de la qualité de ce que réalisèrent spontanément ces communautés d'hommes souvent simples ! Un Kommando joue du Regnard puis le Cid, et plusieurs hommes enthousiastes veulent lire Corneille. Un autre Kommando qui prend un très vif plaisir au jazz réclame aussi quelques partitions de musique classique. Un morceau de Ravel est capable d'émouvoir jusqu'aux larmes ces hommes frustes qui savent pourtant reconnaître au passage un mode de sensibilité bien français qui leur donne la nostalgie de France. Le théâtre, le spectacle que les prisonniers organisent pour eux mêmes, est d'une qualité très supérieure à ce que le temps de paix savait organiser pour les distractions populaires.

Quand on pense à ces tristes « spectacles pour soldats » du temps de la drôle de guerre et d'avant ! Je ne vois à peu près que la fameuse fête de la J. O. C. au Parc des Princes qui étonna le Paris d'il y a quelques années, pour présenter une analogie avec ce que les prisonniers ont su réaliser. Attention ! Les Français, mus par un besoin créateur, vont à une qualité nettement supérieure à celle de ce qu'on leur propose tout fait. Un art populaire se retrouve-t-il en captivité ? Non, pas à proprement parler. C'est plutôt un art humain, d'assez belle qualité, franc, point grossier, où l'expression du terroir ne limite point la puissance du rayonnement. Il faudrait peut-être en retenir la leçon.

A qui n'a pas vécu cette vie, tout cela peut sembler peu de chose. Quelques hommes déportés et qui luttent un peu comme lutte un végétal, pour quelques améliorations objectivement dérisoires, un peu d'allègement de la tâche, un peu de détente et de loisir, un peu d'honneur parfois ; quelques clochards qui tirent un peu de grâce, un peu d'humanisme, de pauvres oripaux et d'un ramassis de bonnes volontés. Ces humbles progrès, cependant, supposent beaucoup de cœur, une force et un héroïsme presque plus grands que l'héroïsme même, chez ceux qui les ont obtenus. Les choses spirituelles peuvent être aussi grandes en de très pauvres conditions qu'en de très brillantes. En captivité, la valeur de certains actes s'affranchissait de la valeur des réalisations. Ce qui importait, c'était le sens dans lequel on dirigeait le jeu des forces vivantes. Ce fut un peu de soutien que la vie française, reprit, intense, au cœur de la communauté de prisonniers. C'est pourquoi de pauvres actes auront eu pour nous un saveur que nous ne leur retrouverons jamais plus. Leur grandeur est que, par eux, on demeure libre, homme et Français, dans l'une des plus dures conditions que les temps modernes aient forgées.

LES SAINT-PIERRE & MIQUELON

Une affaire macabre

Extrait du « *Progrès des Golfs* » (Runonki)



On ne connaît en général les îles de Miquelon, la grande Miquelon, Langlade ou la petite Miquelon et l'île Saint-Pierre, que par le commerce de contrebande des alcools dont sont la source ces trois îles perdues sur les côtes de Terre-Neuve, le colosse dont elles sont les « humbles satellites ». Pourtant, elles demeurent comme les épaves d'un vaste empire qui s'étendait jadis des terres polaires aux bouches du Mississipi. Elles faisaient, en effet, partie du vaste domaine que les fils de Saint-Louis fécondèrent de leurs sueurs et de leur sang mais qu'ils se laissèrent enlever, après l'avoir ouvert à la colonisation, par un adversaire pratique. Sur ces humbles rocs, où flotte encore le drapeau français, habite un petit monde de pêcheurs endurcis par l'âpre haleine des vents glacés du Nord et qui voit, pourrions-nous dire, fourmiller autour de lui une richesse naturelle intarissable : les immenses bancs de morues et de harengs dont il alimente la France.

Les îles Saint-Pierre et Miquelon ont vu passer tous les navigateurs célèbres qui ont découvert le Canada. Depuis, c'est de là que la France tire une partie de son alimentation ; c'est là que, dans la belle saison, des navires et bateaux de pêche portant des milliers de pêcheurs français vont récolter pour leur Patrie une moisson toujours abondante. Ces îles sont ce qui reste à la France d'un empire qui comprenait les possessions britanniques actuelles de l'Amérique du Nord et la vallée du Mississipi, c'est-à-dire la moitié du continent Nord-Américain. Le drapeau fleurdelisé dût se retirer successivement de Terre-Neuve en 1713, du Cap-Breton et de l'île du Prince Edouard en 1745, du Canada et de la Nouvelle-Ecosse en 1763 ainsi que du Territoire à l'Ouest du Mississipi, et le lion britannique ne laissa à la vieille monarchie française que le droit de pêche sur une partie des côtes de Terre-Neuve et les îles de Saint-Pierre et Miquelon.

On y pêche surtout le hareng et la morue. Les pêcheurs en capturent qui pèsent jusqu'à cent livres. Il est assez difficile de fixer les origines de cette populaire pêche à la morue. On voudrait en faire honneur au portugais Gaspard de Corte Réal, au commencement du XVI^{me} siècle, mais on croit plutôt que les pêcheurs basques, en poursuivant la baleine, découvrirent le grand et le petit banc de Terre-Neuve un siècle avant l'expédition de Christophe Colomb. Les Hollandais et les Anglais paraissent aussi s'être livrés à la pêche de la morue, dès le XIV^{me} siècle, ces derniers sur les côtes d'Islande ; et les pêcheurs de La Rochelle et de la Bretagne avaient jeté leurs filets dans les eaux du golfe Saint-Laurent longtemps avant que Jacques Cartier eut fait voir aux Hurons de Stadacona l'étendard aux fleurs de lys.

A propos des îles de Saint-Pierre et Miquelon, un article de Léon Treich paru dans un grand journal d'avant-guerre, relate une affaire assez atroce mais dont la conclusion laisse voir certains aspects des sentiments délicats des habitants.

(A suivre)

J'AI VU TOMBER PARIS... par Ilya Ehrenbourg

Cela se passait, il y a trois ans.

Un vendredi. Le 14 Juin 1940.

J'ai vu les Allemands entrer dans Paris. Je n'oublierai pas ce jour.

Paris était désert. Sur ma rue j'étais le seul témoin de ce deuil, le mien et celui des autres. La colère fortifie. En regardant passer les Allemands, il me semblait que je devenais plus fort. Car ce spectacle donne à l'homme le sentiment qu'il n'a pas le choix : ou bien il doit mourir, ou bien il doit les voir mourir, ces êtres en gris vert, bruyants et insolents.

Ils sont entrés dans Paris, cet amassis de dégénérés, cette bande d'assassins de précision. Ils ont transformé les écoles en écuries, les musées en cabarets. Ils ont envoyé à la fonte, la statue de la Liberté. Ils ont écrasé, sous leurs bottes, les plate-bandes des jardins et les cœurs des hommes.

En 1871, ils ne sont restés à Paris que trois jours. Voici trois ans qu'ils occupent la capitale française.

Paris a été libre. Il reste aujourd'hui une forêt libre dans laquelle sans bruit, comme les Erinnyes, hommes et femmes de France passent furtivement par des sentiers étroits. Ils sont armés : revolvers, grenades à main, couteaux, pierres ramassées sur le pavé. Les vengeurs se glissent dans la nuit. Ils sortent des cours intérieures, ils se cachent dans les catacombes, ils bondissent des bouches du métro. Aux Allemands, ils apportent la mort.

C'est le cœur de Paris. C'est sa conscience insultée et et indignée.

Il y a trois ans, dans les rues mortes de Paris, j'ai formé un vœu. Celui de voir tomber le nid des brigands de Berlin, celui de voir de mes propres yeux, les cadavres des assassins qui défilaient sur le faubourg Saint-Antoine.

Bien des choses se sont passées depuis. Le deuil atteint mon pays, là aussi. Les mêmes sauvages, bêtes et atroces ont défilé sur les rues de Kiev. Ils y sont encore sur le square de Kreshchatik. Ils sont encore à Paris. Berlin n'est pas encore tombé.

Mais près de Rzhev, à Kastornoye, j'ai vu une montagne de cadavres. C'étaient les cadavres de ces mêmes Allemands qui avaient souillé Paris.

Pendant longtemps je suis resté à regarder le ricanement de la mort sur ces visages de bourreaux. Et je me réjouissais en me disant que c'était là le début du châtiment.

Car rien n'est plus beau que les premiers actes de justice.

J'ai vu les Allemands battre le pas cadencé dans Paris. Là, ils étaient couchés dans la neige. Plus que l'œuvre de la mort, c'était l'œuvre de la grande sagesse du monde.

Paris est encore malheureux. Dans un silence profond, il passe ce troisième anniversaire de son asservissement. Mais dressez l'oreille ! Les Francs-Tireurs ouvrent le feu. Une nouvelle armée française se prépare pour s'élancer sur Paris. Il n'y aura pas de quatrième anniversaire de l'occupation. Paris le sait, Paris le sent.

Loin dans l'Est, l'armée rouge exécute les bourreaux de Paris. Le vent qui annonce l'orage balaie les rues et les quais de Paris, Paris de l'Histoire, de la jeunesse, Paris l'Immortel.

Mort aux Boches ! Un cri qui résonne toujours et encore. Vive la liberté !



* ■ DISCOURS DU... Suite de la page 1

La France ? Mais la voilà ! C'est le rassemblement immense et enthousiaste de Tunis fière de servir de base aux efforts conjurés des alliés et des Français pour la libération de l'Europe, de Tunis résolue à contribuer par toutes ses forces, aux grands devoirs de la plus grande des guerres, de Tunis regardant hardiment, vers l'avenir, sous les plis des drapeaux et le signe des Croix de Lorraine qui la pavoisent de haut en bas. C'est donc de Tunis, qu'il convient de dire ce qui peut servir aujourd'hui à déclarer la route de demain.

A l'ennemi, nous faisons connaître que, en dépit des simagrées des malheureux qui se firent ses complices, il n'a rien à attendre de nous que des coups jusqu'à sa chute. Certes, développer une assez longue et cruelle histoire nous a appris que l'Europe ne pouvait compter sur une vraie paix si l'une quelconque des grandes nations qui en forment l'ossature devait être condamnée à vivre indéfiniment dans l'abaissement et la servitude.

Nous savons bien que le génie de tous est nécessaire à l'équilibre. Mais, l'histoire nous a appris également, que la violence et la tyrannie viennent sans cesse du même côté, que les petits états aussi bien que les grands ont le droit d'exister, de se développer, d'être libres, qu'il serait vain d'imaginer pour l'avenir autre chose que du sang, des larmes et des ruines, si de bonnes et sévères mesures pratiques n'étaient pas prises pour empêcher à la fin des fins ! l'esprit de domination de se ruiner sur le monde et que l'Europe serait d'avance perdue pour la cause des démocraties, si les crimes commis depuis tant d'années et toujours par les mêmes coupables devaient cette fois, encore, cette dernière fois ! demeurer sans châtiment.

Aux alliés de la France, nous disons que jamais notre peuple ne s'est trouvé plus étroitement en harmonie avec leurs propres peuples. Que de simples Français se trouvent par exemple, au milieu de simples Anglais, Américains ou Russes, que tous s'aperçoivent aussitôt qu'ils sont des hommes tous pareils, prêts à s'aider et prêts à s'aimer. Nous savons bien ce que notre libération devra à l'héroïque Grande Bretagne qui sauva l'univers, à l'admirable Russie qui a porté et porte encore le plus lourd fardeau des batailles, à la puissante Amérique qui non seulement, dresse peu à peu, sa force sur chaque théâtre de la guerre, mais encore prête à tous l'irrésistible concours de ses matières premières, de ses fabrications.

Nous savons aussi, que les alliés n'ont pas oublié que la France, s'est, voici, vingt-cinq ans, dépensée jusqu'à l'épuisement pour la cause commune, que cette fois-ci, après avoir d'abord succombée dans l'isolement, elle s'est redressée pour la guerre sur son sol et dans son empire, qu'elle constitue un élément fidèle et ardent sans lequel la reconstruction du monde ne serait qu'un mot vide de sens.

Cette compréhension, ce respect réciproque de la France nouvelle et de ses alliés, nous ferons tout, pour les développer encore dans l'indépendance du grand peuple que nous sommes, et dans l'idéal commun qui rassemble les nations unies.

A la France, à notre dame, la France, nous n'avons à dire aujourd'hui qu'une seule chose, c'est que rien ne

nous importe ni ne nous occupe excepté de la servir. Notre devoir envers elle est aussi simple et élémentaire que le devoir d'un fils à l'égard d'une mère opprimée. Nous avons à la délivrer, à battre l'ennemi, à châtier les traîtres qui l'ont jetée dans l'épreuve, à lui conserver ses amis, à arracher le baillon de sa bouche et les chaînes de ses membres pour qu'elle puisse faire entendre sa voix et reprendre sa marche au destin.

Nous n'aurons rien à lui demander sinon peut-être, qu'au jour de la libération, elle veuille bien nous ouvrir maternellement les bras pour que nous y pleurions de joie et qu'au jour où la mort sera venue nous saisir, elle nous ensevelisse doucement dans sa bonne et sainte terre.

UNE LETTRE A LAVAL DU FILS DE CLÉMENCEAU

Voici le texte de la lettre courageuse que le fils du Tigre, M. Michel Clemenceau, qui vit en France adressait récemment à Laval :

« On me signale que l'homme chargé de la propagande de votre politique n'a rien trouvé de mieux que de faire apposer sur les murs de Paris des affiches sur lesquelles à côté du portrait de mon père, Georges Clemenceau, figure une phrase extraite d'un développement de faits historiques dans un de ses ouvrages.

« Je veux ignorer le malheureux qui, pour mériter l'argent que vous lui versez, est prêt à toutes les forfaitures; mais cet acte ayant été commis sous votre autorité, je vous en rends responsable.

« Je ressens comme une affreuse injure à sa mémoire cette tentative d'extraire de ses écrits quelque chose qui ressemble à une approbation de votre politique et de vos agissements et je veux relever cette insulte comme je le dois. Pour en appeler à nos grands morts, il faut être à leur taille.

« Immédiatement après la démobilisation, le 22 Août 1940, dans une lettre adressée au maréchal Pétain, je disais textuellement : « J'interdis à M. Pierre Laval, ainsi qu'à tout membre de votre gouvernement de se réclamer du nom de mon Père à quelque titre que ce soit. » J'ignore si le Maréchal vous a donné connaissance de cette lettre dont j'ai, moi, un accusé de réception. En tout cas, vous connaissez maintenant ma position. Ne touchez pas à la mémoire de mon Père, Monsieur Laval. Un jour viendra, bientôt je l'espère, où il me sera possible de vous en demander raison.

Signé : MICHEL CLÉMENCEAU »

Pour continuer à combattre sur tous les fronts du monde — Angleterre, Atlantique, Egypte, Lybie, Méditerranée, Océan Indien, Pacifique, Russie — pour remplacer les braves qui tombent chaque jour, la FRANCE a besoin de tous ceux qui ont la liberté de prendre les armes

ENGAGEZ-VOUS
dans les Forces Françaises Libres

Etat-Civil de Saint-Pierre

NAISSANCES :

25 Juin. — Lebailly, Andrée-Eugénie-Jeanne. — Teletchéa, Denise-Jeannine-Danièle.
26 Juin. — Chaignon, René-Marie-Nicole-Henri (reconnaissance).

MARIAGES:

25 Juin. — Drake, Anthony-Joseph et Janil, Marthe-Andréa.

DÉCÈS:

27 Juin. — Allain, Louis.
30 Juin. — Kerzerho, enfant présenté sans vie.

LIBRAIRIE

Léon BRIAND

Rues de Sèze & Jacques Cartier

SAINT-PIERRE & MIQUELON

Livres qui paraîtront au cours de la saison ÉTÉ 1943
(Juin à Septembre)

le volume

Hitler et le Christianisme par Edmond Vermeil
(100 pages) 24 fr. 00
Contes de la Vierge par Jérôme Tharaud 50 fr. 00
Les Chemins de la Mer par François Mauriac 50 fr. 00
Romans pour la famille (cinq livres différents) 40 fr. 00
Romans Policiers 20 fr. 00
Romans (Chronique des Pasquiers)
par Georges Duhamel 50 fr. 00
Collection « *Signes de Piste* » pour les jeunes 30 fr. 00

La liste complète des volumes parus ou à paraître est à la disposition de notre aimable clientèle.

Attendu aussi sous peu deux cents *Calendriers d'Art Religieux* pour 1944.

Afin de donner satisfaction, notre clientèle est priée de se faire inscrire à l'avance tant pour les volumes de librairie que pour les calendriers.

RELEVÉ DES OFFRES ET DEMANDES D'EMPLOIS
enregistrées au Bureau de Placement de Saint-Pierre,
durant la semaine du 21 au 28 Juin 1943.

A Demandes d'emplois	Salaires demandés
Une jeune fille de 20 ans demande un emploi de factrice	400 francs par mois.
B Offres d'emplois	Salaires offerts
Une bonne cuisinière est demandée.	

*Le Commissariat Général de Police,
chargé du Bureau de Placement.*

Saint-Pierre, le 28 juin 1943.

P. RAYMOND

PATUREL FRERES

Charbons «Vieille Mine» et «Bras d'or»

L'ESPAGNOL Gustave

Quai de la Roncière — SAINT-PIERRE

Articles de Ménage

Ripolin et Peintures toutes couleurs

Essences -:- Huile de lin -:- Mastic -:- Vernis

Verre ordinaire et imprimé, etc.

Appareils de Chauffage en tous genres

Eugène THÉAULT

QUAI DE LA RONCIERE

FERBLANTERIE - QUINCAILLERIE
POSES APPAREILS DE CHAUFFAGE
SALLE DE BAINS ET ACCESSOIRES